

Il suffit de regarder quelques-unes de ses couvertures ou d'écouter le témoignage d'un directeur d'éditions populaires de l'époque pour se persuader que l'esthétisme n'est pas sa première préoccupation. Pour alpaguer le lecteur, il faut « des enluminures, où les bleus, les jaunes, les rouges surtout, éclatent avec violence. Point de paysages, ou de tableaux, si beaux qu'ils soient ; mais une scène dramatique et horrifiante, où les gens soient en péril de mort. »

Avec des auteurs de bas étage, passe encore, mais avec Colette... Il a peur de la décevoir, voire de la perdre. L'écrin n'est pas à la hauteur de la perle. Colette n'est pas un auteur comme les autres. Outre qu'elle bénéficie d'un contrat en bonne et due forme qui lui garantit des droits d'auteur, elle est un objet de convoitise. Tous les éditeurs de Paris la courtisent. En sus, elle attire les talents et nombre d'écrivains qui se refusaient à Joseph lui font à présent les yeux doux. Soucieux de la conserver, Joseph la nommera directrice de collection chez Ferenczi.

Et puis Colette, c'est le génie, le diamant brut. Une personnalité hors normes, féministe bien avant

l'heure, une écriture déliée, des mots ciselés, ouverts à toutes les effusions prodigieuses. *Sido* est l'un des plus grands livres de la littérature, au même titre qu'*À l'ombre des jeunes filles en fleur* ou *Voyage au bout de la nuit*.

« L'écrivaine la plus célèbre de l'histoire de la littérature française », comme dit la superproduction où Colette est interprétée par Keira Knightley.

Tout dormait dans un bleu originel, humide et confus.

Colette s'est démenée pour ce livre : « Hier, cuite de travail : de 2 heures après-midi à minuit, en prenant vingt minutes pour dîner ; j'en suis idiotifiée aujourd'hui, c'est bien fait », avant de conclure : « J'ai beaucoup travaillé pour Ferenczi ici, le froid aidant. »

Sido sera d'abord publié chez Kra, futures éditions du Sagittaire, du nom de son fondateur, Simon Kra. C'est un petit texte sur la mère de Colette. Titre original : *Sido ou les points cardinaux*. La mère au centre de la rose des vents. C'est Joseph qui convaincra l'auteur de lui adjoindre « Le Capitaine » et « Les Sauvages » et en arrachera ainsi la publication. Sans Joseph, sans son travail d'éditeur, le texte n'aurait sans doute jamais vu le jour.

Sido sera aussi son chef-d'œuvre.

Avec elle, tout devient possible. Reste que ce tout, aujourd'hui, en ce jour de fête, se dérobe à lui. Ce tout, ce ne peut être ce livre qu'on vient de lui remettre et qui ne ressemble à rien. La typo gothique

paraît nous vendre un mauvais film de série B, *La Maison de Claudine*, brrr... Le nom de l'auteur est sous-titré de son nom prétendument public (Colette Willy), mais qui se soucie encore de Willy en 1922? On sait d'ailleurs que Joseph a imposé le prénom de Claudine dans le titre alors que le roman ne s'inscrit pas dans la série des *Claudine*! Le logo des éditions Ferenczi, au centre, flotte au milieu de nulle part, s'abandonne aux courants d'une direction artistique en plein naufrage. La couleur du papier est lavasse, le livre même semble un mauvais agrégat de feuilles jaunies, mal découpées, mal collées. Ce livre est un outrage à l'auteur.

Il le sait pourtant, Joseph, il l'a lu dans la presse : *croquezouillardes, c'est important, la couverture!* Joseph ouvre le délit et parcourt la dédicace :

Si tu ne changes pas la touche de ton livre, je te quitte!
Colette

Joseph a des remontées gastriques qui lui brûlent l'œsophage et le tétanisent dans un demi-sommeil où Arthème vient le hanter. Une angoisse terrible l'étreint dans la nuit : et s'il avait tout fait foirer? Et si elle partait pour Fayard? Lui qui s'intéressait en son temps à l'art, à la peinture. Te souviens-tu de Robert Delaunay et Fernand Léger au Salon des indépendants en 1911, des premiers pas du cubisme? Joseph en pleurerait, il a envie de se lever, là, de tout planter, cette chambre, Dorothée, son bonnet de nuit, et d'aller au bureau. Peine perdue...

Ce cauchemar, c'est « Le Livre de demain », la nouvelle collection de Fayard.

On pourrait gloser là encore sur l'invention du livre de poche. « Le Livre de demain » pourrait être le premier livre de poche. Il ne tient pas dans la poche, pourtant, il est le premier à rendre accessibles par son prix des auteurs reconnus. Un auteur aura ce mot, limpide : « Une sorte de collection qui ne pouvait pas se mettre dans la poche, mais qui était de poche par le prix modique de vente. » En substance, vous en réduisez le format et vous avez le livre de poche tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Le principal intérêt de cette collection, qui rencontrera un succès immédiat, outre son prix, son format et les auteurs qu'elle célèbre, tient dans son aspect, sa pâte artistique. Avec elle, Fayard, dont il faut louer le discernement, veut démocratiser l'accès au « livre illustré par des artistes ». Présentés sous une couverture jaune orangé agrémentée d'une illustration fleurie, les livres font la part belle à ce qu'on nomme les « bois originaux », c'est-à-dire des gravures inédites, en pleine page ou en vignette, conçues par un ou plusieurs artistes.

Deux cent cinquante-cinq titres, des auteurs comme Emmanuel Bove, Jean Cocteau ou Pierre Louÿs, « Le Livre de demain » est un petit chef-d'œuvre d'orfèvrerie éditoriale.

Joseph n'a pas vu le coup venir. Il renâcle à la dépense. Il vient de la littérature populaire, il ne peut

pas se permettre la moindre fantaisie. Mais là, c'est trop, ou plutôt pas assez. Colette, dans cette collection miteuse, il s'en voudra toute sa vie. De la confiture aux cochons. C'est ça le legs qu'il veut offrir à ses enfants? Les Ferenczi n'ont pas été à la hauteur? Le costume de Colette était un peu trop grand pour leurs petites ambitions de boutiquiers du livre? Toujours la même rengaine du « bazar ».

À huit heures pétantes, Joseph pénètre dans les bureaux de la rue Antoine-Chantin. La fête de la veille a laissé sur les murs, les tapis, une odeur de tabac froid et, sous la semelle de ses bottines, l'alcool séché colle. Ça le débecte. Il jette un regard furibond sur les exemplaires numérotés des collections maison qui s'affichent, parfois richement dédicacées. Une lettre le remerciant pour son action pour la France pendant la guerre est là, encadrée elle aussi. Il fait les cent pas. Il réfléchit.

Il ne sera peut-être pas le premier, mais il sera le plus beau. Il déplacera des montagnes s'il le faut. Procédons par ordre. Et d'abord, le Saint des Saints, le sésame, le laissez-passer : le papier. Les livres seront tirés sur un papier de luxe : le papier alfa, une plante qui pousse dans le bassin méditerranéen, celle-là même qui sert à fabriquer les paniers, cordages, filets de pêche et autres qu'on trouve communément dans cette région. La plante de Sparte. Elle produit un papier de très grande qualité technique.

Joseph, en apprenti sorcier, joue les derviches tourneurs dans le bureau.

Les illustrations, tirées de gravures sur bois originales, seront signées par la crème des illustrateurs. Frontispices, lettrines et culs-de-lampe viendront agrémenter les textes d'une ribambelle d'auteurs renommés : Colette bien sûr, mais aussi bientôt des rééditions de Céline, Chardonne, Radiguet, Mauriac, Morand...

Pour compenser les frais, les livres seront tirés à quarante mille exemplaires, pas moins ! Joseph s'arrangera avec les Messageries Hachette pour obtenir une commission favorable et dégressive.

Enfin, la couverture...

Joseph se dirige vers le bureau du directeur artistique qu'il a recruté il y a trois ans avec déjà le souci d'améliorer la qualité esthétique de ses ouvrages : un jeune type discret, Clément Serveau. Son travail lui a plu, de petites esquisses encore fraîches et naïves qui collaient avec sa vision de l'art et du marché, à la fois artistiques et populaires, fleur bleue dans leur finition, hautes dans leur aspiration.

Joseph a eu du flair, Clément Serveau sera un peintre brillant. Il trouvera dans les paysages des Cyclades une inspiration canonique à sa fibre cubiste. Sans doute la même qui, depuis 1911 et le fameux salon, guide Joseph dans des choix artistiques pour le moins constants, fixes, établis.

La porte, entrebâillée, s'ouvre dans un grincement tonitruant. Joseph, les yeux ronds, s'excuse presque :

– Mais vous êtes déjà là ?

L'occasion est trop belle. Joseph lui raconte ce qu'il voit, la Belle Époque et son style enluminé lui ont beaucoup plu dans sa jeunesse, serait-il possible d'y mêler ce cubisme qui l'emballe tant et qui a lui aussi bercé ses primes années? Et puis, il faudrait que cela se marie bien tout en restant vivant, soigné, que l'on sente l'empreinte d'un luxe personnalisé, au plus près du goût des lecteurs. C'est de grande littérature qu'il s'agit là! Bon... Je vous laisse travailler.

Le résultat est superbe, surtout le motif fleuri et animalier dans le style Arts déco que l'on retrouve en couverture de tous les livres. Teinté monochrome d'une couleur qui varie au gré des envies, il est devenu la marque de fabrique d'un livre intemporel, mêlant littérature et style pour un large public. La présentation est directe et franche. En haut, le nom de l'auteur encadré par deux petites gravures sur bois de la même couleur que le motif principal, en dessous, le titre et, tout en bas, le prix annoncé en lettres capitales. Pour couronner le tout, centré mais en contrebas, un carton à la typo droite mais douce, vient nous rappeler, dans un tampon en lettres capitales et ferrées, que « Le Livre moderne illustré », puis hors tampon, est édité par « J. Ferenczi & Fils. Éditeurs. Paris.»

Un chef-d'œuvre.

Nec plus ultra, cette couverture entrera dans la mémoire collective. Elle sera peut-être la plus belle couverture de collection qui nous ait été donnée.

Le pari est risqué pour Joseph, il joue gros ; les frais sont bien plus importants que ceux engagés dans les petites collections et il n'est absolument pas certain de vendre les quarante mille exemplaires pour atteindre l'équilibre. Aussi décide-t-il d'accélérer : il investit dans la publicité. C'est tout ou rien, soit il gagne, soit il perd tout : *Si tu ne changes pas la touche de ton livre, je te quitte !*

Des encarts dans la presse promeuvent « Le Livre moderne illustré » et bientôt, les infos tombent, les chiffres confirment, les libraires et le public adhèrent. Joseph respire. C'est un succès.

Un succès retentissant.

Il obtiendra même le diplôme d'honneur dans la section « livre » à l'exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes de 1925.

Quelle satisfaction pour lui dont on a vilipendé la laideur des couvertures, le côté cracra de l'assemblage et de la fabrication ; cette distinction, c'est le plus grand honneur que l'on puisse lui accorder : les Arts décoratifs ! Un jury international ! Un prix artistique !

Joseph tire un cigare de sa poche et, les pieds sur son bureau, la nuque chauffée par un rayon de soleil traversant les persiennes, jouit d'une double récompense commerciale et artistique, et s'assoupit dans un continuum de pensées douces et réconfortantes.